

## **Saint Philippe Neri, un jeune florentin** **Par le père René Boureau**

**Ce texte reprend l'essentiel du premier chapitre d'un livre sur Philippe Neri que le père René Boureau avait commencé d'écrire peu de temps avant sa mort.**

C'est à Florence que naît Philippe Néri, le 21 juillet 1515.

Sa famille est modeste. Son père, François, est notaire. A l'époque, et spécialement à Florence, les notaires, sans doute trop nombreux, végétaient souvent. C'était le cas de François, entré tardivement dans la profession et pourvu d'une médiocre clientèle. Une passion aggravait ses difficultés financières : la recherche de la pierre philosophale capable de transmuter en or un métal quelconque. Sa femme, Lucrezia, elle-même de condition très moyenne, avait quelques biens qui ne résistèrent pas à la gérance du mari. Ils eurent quatre enfants, deux filles, et deux garçons, dont le dernier, Antonio, ne survécut pas. Caterina, l'aînée, eut entre autres deux filles religieuses et nous avons cinq lettres de Philippe qui leur sont adressées. Sa cadette, Lisabetta, fit un mariage relativement fortuné. Mais restée veuve et sans enfant, ses biens allèrent à de bonnes œuvres plutôt qu'à Philippe dont la charité lui semblait peu raisonnée. Philippe perd sa mère en 1520. Il avait cinq ans. Son père se remarie avec une femme généreuse et gaie, Alexandra, qui fut pour lui une seconde mère avec laquelle il s'entendit fort bien.

### **Le contexte politique**

En ce début du XVI<sup>e</sup> siècle, notre regard rétrospectif voit l'achèvement de la Renaissance et l'amorce d'une ère nouvelle, avec le développement de la Réforme protestante et la réaction de la Contre-Réforme catholique. Période de transition, et donc de turbulence. Rappelons-nous le cheminement des idées et des attitudes. Des siècles de christianisme avaient structuré la société autour du postulat judéo-chrétien. Dieu, maître de vérité et père attentif, a pris soin de se révéler aux hommes et de leur révéler le sens, et le mode d'emploi, de la vie. Cette Révélation, il l'a confiée à l'Église, dépositaire accréditée. Toute vérité, dogmatique et morale, est donc soumise au critère de l'Écriture et de l'autorité ecclésiale. Les hommes, mineurs, ne peuvent que se soumettre, ou se démettre, dans le réseau de cet ordre, révélé par Dieu et interprété souverainement par l'Église. Mais vint la Renaissance, celle du monde antique, recouvert par l'édifice chrétien, mais alors redécouvert avec sa puissance de séduction : résurgence d'un humanisme païen où s'exalte l'autonomie de l'homme, sa puissance de création, la liberté de ses comportements, son affranchissement à l'égard de la tutelle divine et cléricale. L'Église elle-même est contaminée avec ses institutions mondanisées, ses pontifes ivres de richesse et de pouvoir, ses mœurs relâchées.

On est proche encore du temps des Borgia ! La Réforme protestante, au XVI<sup>e</sup> siècle, proteste contre ces déviations, avec sa densité spirituelle, mais avec, aussi, son cortège de déchirures. La Contre-Réforme catholique tente de recoudre les morceaux et de reconstruire l'édifice lézardé. On précise les dogmes, la morale, les sacrements. Et surtout on réorganise les institutions. C'est l'œuvre du Concile de Trente (1545- 1563). Ce sera l'œuvre aussi d'une série de papes énergiques et délibérément réformateurs. Citons, en particulier :

Paul IV (1555-1559) : il fait grincer les dents en réduisant considérablement les revenus des cardinaux, en obligeant les évêques de la Curie à résider dans leur diocèse ou en luttant contre le népotisme qui faisait du Saint-Siège la propriété de la famille papale.

Sixte Quint (1585-1590) : il purge Rome du banditisme, réforme la Curie et les ordres religieux, modernise l'urbanisme romain et tente d'établir une version officielle des Écritures. Cette œuvre réformatrice, par voie d'autorité, ne pouvait aboutir que sous la mouvance d'un esprit nouveau. Beaucoup de personnalités spirituelles s'y employèrent, tels Charles Borromée, évêque de Milan, ou Ignace de Loyola, fondateur des jésuites. L'intervention de Philippe Néri se situera dans cette ligne. Il nourrira l'âme de ce corps que d'autres rebâtissent. Il n'aura pas de pouvoir officiel, il ne construira pas de systèmes, il ne fondera qu'un groupuscule. Mais par la contagion de son être et de sa vie, il apportera l'esprit sans lequel nulle réforme n'est féconde en profondeur.

Fils de la Renaissance, il en comprendra la séduction et se fera accepter de ceux qu'elle a séduits. Alors, avec sa liberté souriante, il leur offrira la séduction encore plus grande d'un humanisme dans le sillage du Christ son unique amour.

L'univers politique est dominé par l'affrontement entre le roi de France François I<sup>er</sup> (1515-1547) et l'empereur d'Autriche Charles Quint. Le pape est obligé de composer avec eux, s'alliant tour à tour à l'un ou à l'autre. Paul III, d'abord allié du roi de France, l'avait quitté après la déroute de Pavie (1525). Mais, craignant une dangereuse prédominance de Charles Quint, il avait ensuite regagné le camp français. Mal lui en prit. En 1527 les troupes de l'empereur prirent et saccagèrent la ville de Rome.

Plus tard, dans ce même contexte politique, la mise en route du concile de Trente fut très difficile. Les intérêts du roi et de l'empereur divergeaient radicalement. L'empereur était favorable à ce concile susceptible de sauver l'unité de ses États menacés par le schisme protestant. Le roi de France, pour la même raison, était contre. Quand deux ennemis travaillent sur le même chantier, l'un sape ce que l'autre bâtit ! François I<sup>er</sup> avait tout intérêt à voir se prolonger une certaine pagaille sur les terres du rival !

L'Italie subissait le contrecoup de ces aléas politiques : alliances, renversements d'alliances, campagnes militaires... Elle-même n'avait pas l'unité que nous lui connaissons aujourd'hui. C'était une mosaïque de petits États plus ou moins indépendants, aux frontières variables. Parmi eux, les États pontificaux occupaient le centre de la péninsule, avec Rome, leur capitale. Le Pape, évêque de Rome et chef de la chrétienté, y cumulait les fonctions de chef d'État, avec son administration, ses finances, ses armées, sa diplomatie, ses intrigues. Et nul ne s'étonnait de voir, le cas échéant, un pape botté, casqué, l'épée au côté...

A l'intérieur de cet univers, le terreau immédiat où Philippe plongea ses racines fut la ville de Florence, au cœur de la Toscane - ville riche à bien des égards, en particulier sur le plan culturel. Son sillage artistique et littéraire la fera surnommer "L'Athènes de l'Italie". C'est la patrie de Dante, Giotto, Fra Angelico, Machiavel, Michel-Ange... et de bien d'autres. Sur le plan politique, l'histoire de Florence, à cette époque, est fort tumultueuse. Une grande famille est au centre des débats, celle des Médicis. Les prétentions de ces "aristocrates" sont combattues par un fort courant "démocratique". Déjà à la fin du XV<sup>e</sup> siècle, Savonarole avait prêché la révolte. Le début du XVII<sup>e</sup> est marqué par une alternance où tour à tour règnent les Médicis et leurs opposants républicains.

C'est en cette ville où se confondaient "l'espérance en Dieu et le désir de la liberté", que Philippe adolescent plongea ses racines. On en retrouvera les fruits dans toute sa vie. Et la tradition oratorienne en a gardé la saveur "démocratique" à travers les siècles et les continents de son expansion.

Peut-être aussi faut-il rappeler que l'esprit florentin manifestait une heureuse disposition à "tourner en plaisanterie ce qui ne peut se tourner en joie". L'humour, cette liberté de jouer avec les situations pour en saisir ce qu'elles ont de cocasse, est typique de l'âme toscane. On se tire d'affaire avec un bon mot ou une blague inattendue. Et l'on raffole des recueils de tels ou tels farceurs professionnels. Philippe les citera volontiers. Plus encore, nous le verrons concocter les pires bouffonneries pour le plus grand bien de son âme et pour l'édification de ses ouailles, souvent prises de court. Entre ses mains le canular sera une arme redoutable ! Il fera du rire le moyen d'une rude ascèse. La liberté vaut par ce qu'elle coûte.

### **La jeunesse de Philippe**

Dans ce contexte, que fut la jeunesse de Philippe ? Les détails nous manquent. Enfant, il habitait dans le quartier de San Giorgio, sur la rive gauche de l'Arno, quartier populaire, sur la pente qui mène aux actuels jardins Boboli. Combien de touristes se sont attardés sur ces hauteurs d'où le regard s'étend sur la ville aux mille toits roses, dominés par la coupole de Ste Marie de la Fleur et abrités, dans le lointain, par de puissantes collines montagneuses. Pour une âme contemplative qui s'ouvrira aux profondeurs de l'extase divine, cette ville d'art dans un cadre sculpté par l'art de la nature était un tremplin d'éveil. On raconte que Philippe, lisant les psaumes devant ce décor, rabroua vertement sa sœur au babillage importun. Mais il devait être gentil et disponible, à en juger par le surnom qui lui fut donné : "Pipo buono". Sa sensibilité était à fleur de peau, même à l'égard des animaux qu'il n'aimait pas voir souffrir. Ses études furent sommaires dans la fréquentation des écoles populaires et n'allèrent pas beaucoup plus loin. Un exemplaire de l'Iliade meuble sa bibliothèque de la Vallicella, mais la reliure n'en est pas cassée... Il avait cependant une honnête teinture de latin.

Sur le plan religieux, son enfance ne témoigne pas d'une exceptionnelle précocité. Son père était "pratiquant", mais plus attentif aux lois de l'Église qu'à l'amour évangélique. Lui-même était "dévot", fréquentant l'église de San Giorgio, sa paroisse, ou celle de San Salvatore in Monte, sa voisine. Il allait également à San Michele dont les chants attiraient les fidèles épris de louange.

L'Oratoire de Philippe fera place à cette dimension musicale de la prière. On en retrouvera la trace dans toute la tradition oratorienne. Au XVII<sup>e</sup> siècle les oratoriens français seront qualifiés de "Pères aux beaux chants". Et de nos jours à Paris, en plein Forum des Halles, les "chanteurs de Saint Eustache" continueront cette tradition d'une prière tout imprégnée de musique.

La dévotion de Philippe était fervente mais devait à cette époque être sommaire en ses contenus, avec, parfois, un petit côté utilitaire qui surprend. S'il avait perdu quelque chose, il pria. Et "ça marchait", estimait-il. Les âmes sensibles à la densité des réalités divines ont du mal à le situer dans le réseau des déterminismes naturels. On dit parfois qu'il faut prier comme si Dieu faisait tout et agir comme si, soi-même, on faisait tout. Il est assez facile de tenir les deux bouts de la chaîne, mais reconnaissons que les maillons intermédiaires ne sont pas évidents... De toute manière le fait révèle en Philippe adolescent un vif sentiment de la présence et de l'action divines jusque dans les détails du quotidien le plus banal. Il en vivra tout au long de son

existence. L'univers de Dieu lui sera tout aussi présent que les choses de la vie, dans une évidente intrication.

Source d'une inspiration plus haute, le monastère dominicain de Saint-Marc marqua la jeunesse de Philippe. Il le fréquentait, trouvant près de ces religieux conseils et orientations. On y vivait dans le sillage de Savonarole. De ce dernier, Philippe conservera toujours le souvenir. Au mur de sa chambre, sera épinglé un portrait du héros nimbé d'une auréole. Et sa bibliothèque contiendra l'essentiel de ses œuvres. Les deux hommes étaient fort différents. A l'exaltation de Savonarole, Philippe opposera son équilibre et sa douceur. Mais le sombre prophète dut révéler au souriant vagabond toute une partie de son âme adolescente éprise de ferveur religieuse et de liberté. Savonarole en effet (1452-1498) avait laissé dans Florence un vigoureux sillage. Prédicateur austère aux allures de prophète, ce dominicain de Saint-Marc s'en prenait à toute forme de licence. Devenu maître de Florence, il y instaura un régime politique où la démocratie (et donc la liberté) se teintait de théocratie (et donc de fanatisme totalitaire). Ses démêlés avec Rome le conduisirent au bûcher.

Son souvenir hantait les révoltés de 1527-1530 qui réalisèrent l'éphémère république où Jésus Christ est proclamé roi de Florence, où processions, jeûnes, communions sont les armes de la liberté, où l'emblème du Christ est l'étendard qui donne la victoire. Notre jeune Florentin (il avait 15 ans en 1530) ne pouvait que vibrer en reconnaissant l'idéal qui dormait en lui. Non pas un idéal politique. Il ne se mêlera que très rarement aux affaires. Mais l'idéal d'une vie religieuse où la liberté est à la fois le ressort du dynamisme, le climat de l'apostolat et le principe de l'organisation institutionnelle. Philippe a maintenant 17 ou 18 ans. Pendant quelque temps, il travaille avec son père dans l'étude familiale. A vrai dire, il n'y a guère d'avenir pour lui dans cette charge qui, déjà, nourrit mal son titulaire. Mais voilà que l'occasion se présente d'une issue plus encourageante. Philippe a un oncle, Romolo, cousin germain de son père, qui habite à San Germano, au pied du Mont Cassin. Lui, au moins, il a fait fortune, homme d'affaires habile dans le commerce des tissus et des laines. Sa réussite fait, aux cousins pauvres de Florence, l'impression que nous ferait aujourd'hui ce que nous appelons un "oncle d'Amérique". Or il n'a pas d'enfant et serait heureux d'adopter un membre de sa famille, d'en faire son associé, et, plus tard, son héritier. Il faut saisir cette chance. Le voyage à San Germano est décidé.

### **La « conversion » de Philippe**

Nous sommes en 1532-1533. L'accueil de l'oncle Romolo est excellent. Voilà Philippe plongé dans le monde des affaires. Ses habitudes et son tempérament ne l'ont pas préparé à cette rencontre. Dans ce contexte, il trouve une oasis de ressourcement spirituel. Sur la montagne dominant San Germano, se dresse un célèbre monastère : Monte Cassino. Depuis sa fondation par Saint Benoît en 529, les bénédictins y vivent en témoins de l'Évangile, de sa pauvreté généreuse, de sa prière incessante, à la poursuite inlassable de l'unique nécessaire.

Le séjour chez l'oncle fut de courte durée, sans qu'on puisse en préciser la longueur. Le travail qu'on demande à Philippe n'est pas dans ses cordes. Un autre appel le jette vers d'autres horizons. Alors il part. Une voix le convoque. Il ne sait pas vers quoi elle le conduit, mais il y va, confiant. Car cette voix est pour lui celle de Dieu qui l'invite, comme en Chaldée jadis il invita le patriarche des origines : "Va, quitte ton pays, ta parenté et la maison de ton père, pour le pays que je t'indiquerai".

Il semble bien en effet qu'en cette fin d'adolescence, la crise d'une mutation ouvrit en lui des chemins nouveaux. Où ? Quand ? Comment ? On n'en sait rien, mais ce fut une révolution intérieure, une sorte de chemin de Damas, où le jeune homme pieux découvrit la source d'une vie mystique bien au-delà de sa pieuse fidélité. On a parlé de conversion. Le mot convient mal s'il désigne, comme souvent, le passage de l'athéisme à la foi. Philippe n'eut pas à le franchir. Alors s'agit-il d'une conversion morale où le pécheur se détourne du mal pour se convertir au bien ? Philippe y fera quelques allusions : "Après ma conversion, j'ai pleuré mes péchés". L'affirmation est ambiguë. Autant qu'on le sache, Philippe n'a pas connu tels ou tels dérèglements dont il eût dû s'arracher. Ses larmes traduisent probablement le sursaut d'une conscience réveillée qui, rétrospectivement, se désole d'avoir été si lâche ou si tiède. Une générosité neuve découvre que sa bonne conscience n'était pas aussi bonne qu'elle le semblait et déplore ce qui, maintenant, lui paraît n'avoir été qu'une "criminelle" médiocrité.

Alors gardons si l'on y tient le mot de "conversion" mais en lui donnant son sens étymologique : "se tourner vers..." Jusque-là, Philippe regardait vers Dieu, mais son regard distrait par les choses du monde, était un regard partagé. Désormais, il se tourne vers Dieu, unique objet de son attention, unique lumière dont s'éclairent les horizons terrestres, donc unique centre de tout projet dans un don sans partage. Jusque-là il se prêtait. Maintenant il se donne. On aimerait savoir quelles expériences personnelles ont déterminé cette conversion radicale. La discrétion de Philippe ne permet guère d'entrer dans ce jardin secret. De toute manière, l'expérience mystique échappe au regard étranger.

*« Désormais l'univers religieux de Philippe sera dominé par la personne du Christ, sa référence constante, le centre de sa pensée, l'âme de sa prière, l'être qu'il aime par-dessus tout. »*

Désormais l'univers religieux de Philippe sera dominé par la personne du Christ, sa référence constante, le centre de sa pensée, l'âme de sa prière, l'être qu'il aime par-dessus tout. "Celui qui veut autre chose que le Christ, ne sait pas ce qu'il veut", dira-t-il volontiers. Et sa postérité spirituelle gardera toujours cette attention première à Jésus-Christ. Bérulle se fera "l'apôtre du Verbe incarné". Et l'École française, à sa suite mettra l'accent sur le Mystère de l'Incarnation où Dieu prend corps dans l'humanité et où l'Église est invitée à prolonger ce Mystère en prenant corps, elle aussi, dans les siècles successifs. Tous les chrétiens, certes, de par leur nom même, se rattachent au Christ, mais beaucoup estompent son visage au profit d'un Dieu anonyme, un "Bon Dieu" passe-partout en qui l'on dit croire, que l'on prie, de qui l'on attend secours et vie éternelle. Dans le danger, un cri s'élève : "Mon Dieu !" Philippe, lui, pense et appelle : "Jésus !".

Si le Christ tient ainsi la première place dans la vie de Philippe, on peut légitimement penser que la crise initiale ayant marqué sa mutation radicale, s'est produite aussi, et peut-être d'abord, sur ce terrain. Il connaissait Jésus, le fréquentait, le priait. Mais voici « la » rencontre : une étincelle jaillit, présence lumineuse de Quelqu'un qui est là, vivant, attentif. Non plus le « il » qui désigne en dissociant. Mais le « tu » qui relie en identifiant. Alors, se révèlent le « toi » qui s'offre mais aussi le « moi » qui lui répond. « Jésus, si je te connaissais, je me connaîtrais aussi moi-même », dira souvent Philippe soucieux de raviver l'intensité de sa rencontre originelle. On peut penser que la "conversion" de Philippe fut en quelque sorte un "coup de foudre" mystique pour Jésus, foyer d'un amour qui lui brûlera le cœur, même au sens physique du terme. "Jésus, allume en moi le feu de ton amour". Philippe répétera souvent cette invocation qui se souvient des heures d'extase. Un jour viendra où ses messes s'immobiliseront, après la

communion en d'interminables dialogues intérieurs. "Jésus, sois pour moi Jésus". Coup de foudre sans cesse recommencé.

*« Philippe s'est enchanté de Jésus.*

*Alors sa prière chante avec les battements de son cœur. »*

Cet ancrage en la personne de Jésus éclaire bien des aspects de la piété philippine. C'est d'abord son caractère affectif. Elle est expression du cœur plus que d'une froide raison. Toute la gamme des sentiments affleure, joie, confiance, tendresse... L'émotion même est toujours prête à surgir, agitant son cœur, au point de gêner sa parole et de rendre ses mouvements incontrôlables. Bérulle déroulera sa prière en de longues pages savantes (non dénuées, d'ailleurs, d'un certain lyrisme...). Philippe explose en courtes exclamations où les signes de ponctuation se réduisent au point d'exclamation. C'est que son vis-à-vis n'est pas un "système" une idée abstraite, mais quelqu'un de bien "vivant" et qu'il aime. Philippe s'est enchanté de Jésus. Alors sa prière chante avec les battements de son cœur.

Et c'est aussi parce qu'elle est relation personnelle avec Quelqu'un - et non discours intellectuel - que la piété philippine est familière, au ras des situations concrètes, avec la spontanéité d'un dialogue où les mots sont rares, et répétitifs/ car le moindre est porteur de résonances.

Et surtout, de là vient la liberté philippine. Son maître n'est pas une doctrine, qui aurait la rigidité d'un système, référence contraignante d'une orthodoxie craintive. Trop souvent les doctrinaires vivent au totalitarisme ! La loi morale n'est pas un impératif impersonnel pliant la volonté au diktat d'un devoir aliénant. Trop souvent les moralistes vivent au sectarisme. Le maître de Philippe, et sa loi, sont un homme dont il entend sans cesse l'appel : **"Viens et suis-moi". Suivre Jésus c'est autre chose que d'obéir à un mode de pensée et d'action. C'est vivre avec... C'est, avec lui, vivre l'aujourd'hui tel qu'il est.** D'autant plus que pour Philippe Jésus est certes le Jésus de l'Évangile, dont la parole et les attitudes servent de références, références toujours valables mais références venues du passé dans un regard rétrospectif qui risque de se figer. **Pour Philippe, Jésus est un vivant d'aujourd'hui, référence hic et nunc d'un "toi" présent dans la souplesse de la vie présente et ses nécessaires adaptations. Jésus, pour Philippe, est cet autre qui le crée libre.**

Certes, une systématisation rationnelle, et son expression verbale, sont nécessaires pour prendre conscience de ce que l'on pense. Certes aussi les institutions conditionnent la consistance et l'unité d'une Église. Et Philippe n'ignore pas ces impératifs, dans une fidélité sans problèmes quoique sans complexes à la pensée chrétienne et à ses implications pratiques. Mais, dans ce large univers, il s'ébroue, libre enfant de Dieu. A d'autres le soin, indispensable, de régler la circulation. Lui, il gambade sur les contre-allées. Parfois même il traverse hors des clous... Il faut de tout pour faire un monde. Le fantaisiste qui suit librement son rêve empêche la rue d'être une fourmilière mécanisée. Il lui arrive même, à travers champs, d'ouvrir des pistes que le cadastre n'avait pas prévues...

Ce libre pilotage n'est pas celui d'un humanisme sans transcendance. Car pour Philippe, l'homme Jésus n'est pas qu'un homme, même exemplaire. En sa crise initiatique, il a perçu le transfiguré du Thabor, le signe transparent du Dieu invisible. Alors, dans la vallée des hommes il se peut qu'il "ne voie plus que Jésus seul". Mais le Thabor n'est jamais bien loin. Le Jésus qu'il suit est le Fils du Dieu vivant. Il est le Seigneur de toute délivrance : "Le Verbe s'est fait chair pour nous délivrer de la chair", aimera-t-il à dire. Il est l'inspirateur de l'existence, "la voie,

la vérité, la vie", suivant une citation évangélique souvent répétée par Philippe. Mais il est aussi le point de départ d'extases qui l'arracheront à lui-même en le donnant à Dieu. Philippe sera, de plus en plus, sujet à de telles "évasions" mystiques, pendant ses messes ou ses prières, mais aussi dans le détail quotidien. Il en arrive à les redouter. "Jésus, laisse-moi dormir..." Et bien de ses pitreries seront motivées par le désir d'échapper à ces crises mystiques. A la sacristie, avant sa messe, il jouera avec des petits chiens. A l'autel, il interpellera les fidèles ou tripotera le premier objet qui lui tombe sous la main. Sa relation avec Jésus a une force ascensionnelle qui lui fait rechercher un ancrage matériel.

"Viens, et suis-moi."

Jusqu'où ?

Au terme de son adolescence, à l'heure où il quitte San Germano et prend le chemin de Rome, Philippe est déjà, sur les pas de Jésus, le vagabond de Dieu, sans feu ni lieu, libre.